

al futuhat

[Home](#)
[Index](#)
[Chrono](#)
[About](#)
[Links](#)


Al-Moujahidine Bahri



Chapitre Six

LES ROIS DE LA MER

« Infatigables laboureurs de la plaine liquide ! »

Impressionnante est la liste des célèbres Raïs d'Alger. La marine de la Régence fut, en effet, une des meilleures écoles navales du monde musulman à l'époque ottomane.

Ces capitaines furent, de tous les officiers de leur temps, l'objet de tant de crainte, d'horreur ou d'admiration que légende et vérité historique se confondent aisément dans leur vie et leur action et que, la plupart, ont déjà attiré l'attention des chroniqueurs et des historiens. Aussi, il n'entre pas dans le cadre de ce travail de consacrer, une étude exhaustive à chacun d'eux, mais simplement, de présenter, à travers une courte notice, les chefs qui ont marqué le plus la marine d'Alger, par leurs qualités d'organisation et de commandement.

Parmi ceux qui avaient commencé l'épopée de Méditerranée et fait trembler nombre de nations, les Barberousse tiennent la première place. On disait déjà « qu'ils étaient amis de la mer, ennemis de tous ceux qui voguent sur les eaux ». »

'Arrûdj, appelé « Bras d'argent » ou encore « Une tempête sous un turban. » Le premier de la lignée fut 'Arrudj. Mais la courte période passée dans le Maghreb central ne lui permit pas de donner, à la marine, son savoir, son expérience et son courage. Certes, de 1512 à 1518, il sut doter la Régence naissante d'une dimension méditerranéenne, lui assurer un embryon de flotte, la lancer dans les premières guerres contre l'Espagne mais il fut prématurément fauché par la mort, alors qu'il combattait les Espagnols entre Tlemcen et Oran.

Les Espagnols le connaissent bien. Haëdo nous en a retracé le portrait physique et moral : « Jambes fermes, dignes d'un Achille, mollets de bronze clair déjà tailladées de mille blessures... Intelligent, de bonne volonté, naturellement fier, courageux, intrépide, généreux, popularité immense... habileté et courage... »



1. Khayr ad-Dîn (1464 ? -1546)

« L'amant de la mer ...un des cent visages de la Méditerranée ! »

Originaire de Midly (Métliène)^[1], une île de l'Archipel devenue ottoman en 1457, Khayr ad-Dîn ibn Ya'qûb serait né vers 1470. Avec ses trois frères : Arrûdj, Ishâq et Iliâs, leur vie en Orient est absorbée par l'aventure et la course.

A l'exception d'Iliâs, dont on ne connaît presque rien, les trois autres, impliqués dans le conflit opposant le Sultan Salim à son frère Qurqûd, doivent fuir et regagner le Maghreb. A quelle date ? On avance 1505.

Après un séjour à Djerba et Tunis, voici les frères Barberousse dans le Maghreb central vers 1510. Leur choix se porte sur Jijel mais la petite ville est occupée par les Génois. Il est facile de les en chasser. Les trois frères, en attendant mieux, se fixent à Jijel et s'adonnent à la course. Ils tentent à deux reprises, en 1512 et 1514, de s'emparer de Bijâya, entre les mains des Espagnols depuis 1510, mais l'échec les fait renoncer.

Profitant de l'appel lancé par Sâlim at-Tûmî pour éloigner les chrétiens établis à trois cents mètres de la ville d'Al-Djazâ'ir, dans une forteresse appelé Penon, les frères s'établissent à Alger, mais à leur propre compte. Ils étendent ensuite leur autorité vers l'Ouest du pays, encouragés par l'anarchie qui y règne. Ishâq est tué à Qal'at Bâni Râchid, en 1517, en soutenant un dur siège contre les Espagnols et leurs alliés Zayyânides. 'Arrûdj est aussi tué en 1518 entre Tlemcen et Oran^[2].

Resté seul, Khayr ad-Dîn, face à une hostilité générale, rattache le pays à l'Empire Ottoman et reçoit aide et protection. Maître du Maghreb central, presque en entier, il réorganise l'administration, s'attache à chasser les Espagnols, et apporte son soutien aux Andalous opprimés par les Rois Catholiques.

Il repousse l'agression menée par Hugo de Moncade contre Alger, en 1518. Cette deuxième victoire sur un puissant adversaire consacre la valeur militaire et le prestige de chef de Khayr ad-

Dîn.

Le Penon d'Alger reste, depuis 1510, « l'épine placée dans le cœur de la cité. » Après de minutieuses préparations, il arrache la forteresse, rase ses bâtiments, et avec ses pierres construit la jetée. Le célèbre port d'Alger est né et la victoire est retentissante. Khayr ad-Dîn songe à la Tunisie. Il y porte la guerre pour châtier les Hafsides, trop complaisants à ses yeux avec les ennemis de la Régence. En 1534, il est à Tunis, mais l'expédition de Charles Quint, l'année d'après, met fin à ses tentatives. Pour laver sa défaite, en Ifriqiya, il dévaste les côtes espagnoles et italiennes, enlève des centaines de sujets de l'Empereur, et rend très périlleuse la navigation chrétienne en Méditerranée.

Rappelé à Constantinople, en octobre 1535, pour occuper un poste élevé dans la marine, il est remplacé par Hassan Agha.

Khayr ad-Dîn mourut en 1546, à 60,70 ou 80 ans ?

La chronique anonyme « *Ghazawât 'Arrûdj wa Khavr ad-Dîn* » ne tarit point quand il s'agit des qualités de ce héros de l'Islâm : Il est le saint, l'audacieux, l'intrépide, le généreux, l'invincible [...] Dieu l'assiste et le dirige tout le temps. Il est l'ami des savants, le protecteur des opprimés, le chef de la guerre sainte [...] la terreur des chrétiens. On ne peut compter ses victoires sur l'Infidèle. Il est cruel mais clément, brave mais humain [...] aimé et vénéré des bons Musulmans [...] redouté des ennemis...

Les sources européennes, quant à elles, sont très souvent défavorables. Hostilité, fureur et haine implacable caractérisent les écrits de l'époque les plumes espagnoles, en particulier, ont peint notre héros avec des couleurs odieuses : « fléau de la chrétienté, écumeur de mer, ennemi de toute civilisation^[3]. » Il est vrai qu'il tint en échec André Doria, Hugo de Moncade et Charles Quint.

Après avoir quitté Alger, il s'illustra dans la bataille de Préveza en 1538. Ayant groupé sous ses ordres cent-cinquante navires dont soixante et une galères, construites, dit-on, sur des plans de son invention, il remporta sur le célèbre amiral espagnol, la victoire après laquelle « le pavillon de Sulaimân flotta souverainement sur toute l'étendue de la Méditerranée. »

Les Barberousse furent d'authentiques héros du monde musulman au XVIème siècle. La partie algérienne de leur vie est à l'origine de leur gloire. C'est, ici que leur génie, leur audace et leur foi ont accompli des miracles. D'un pays déchiré, occupé, menacé, ils ont fait un Etat organisé, doté d'une armée et d'une marine, jouant déjà son rôle dans le concert des nations de l'époque.

« On ne peut s'imaginer, disait d'Aranda, la raison pour laquelle son [Barberousse] gouvernement [...] ait pu durer si longtemps, rendant ce trou redoutable à toute l'Europe^[4]. »

Sans quoi, il n'aurait peut-être pas mérité tant de gloire.

2. Arnaout Mami

Albanais d'origine^[5], son influence à Alger fut si grande que Haëdo en fit le 25ème roi. Pourtant, il ne figure pas sur la liste officielle des dirigeants de la Régence.

Son histoire est extraordinaire. Tout jeune, il fut remis en tribut au sultan Ottoman. Il devint, par la suite l'esclave de Qara 'Ali, corsaire et capitaine d'Alger. Ses qualités et aptitudes le portèrent en septembre 1575 à la tête de la Taifa, cette fameuse corporation de Raïs dont dépendait, alors, en grande partie, la vie économique de la Régence. De 1583 à 1586, ses exploits en mer ne cessèrent jamais. Il captura la galère espagnole El Sol (le soleil) et confisqua les papiers de Cervantès (au large des Saintes Maries de la Mer en Camargue). D'après Haëdo, Arnaout Mami aurait quitté Alger pour Tunis, puis Tripoli ou il aurait été successivement Pacha, ce qui n'est pas prouvé.

Dans ses lettres^[6], adressées d'ici au Duc de Toscane^[7], on sent l'homme doux, affable, humain et combien différent des personnages décrits par les auteurs européens. Bien au contraire, sa correspondance exprime une grandeur d'âme, une générosité et une finesse qu'on chercherait vainement chez beaucoup de princes.

« Me confiant, dit-il dans l'une d'elles, dans la grande libéralité de Votre Altesse, je lui envoie l'écrivain de la galère « Saint Paul de Malte » et même s'il est une personne d'une qualité telle qu'il serait digne de rester entre mes mains, je l'envoie tout de même pour prier Votre Altesse, qu'elle soit servie de donner la liberté à Mustapha, écrivain de Mourad Raïs qui se trouve entre les mains de votre Altesse, laquelle je prie encore et supplie de vouloir bien ouvrir la porte pour pouvoir racheter ou échanger les Turcs pour les chrétiens et ne vouloir que personne ne meure dans l'état misérable de l'esclavage, parce qu'il est une chose ordinaire que la fortune change et que, ceux qui aujourd'hui gagnent, demain perdent, surtout dans les affaires de guerre ou les vassaux et les sujets de Votre Altesse sont tellement actifs ; et si Votre Altesse, avec son habituelle libéralité, me fait cette grâce de donner la liberté au dit esclave, je resterai esclave à Votre Altesse et je ferai, en son service, tout ce qu'on verra être possible de se faire si, Votre Altesse veut en faire l'expérience. Je n'ai rien d'autre à dire, sinon que Dieu garde la Sérénissime personne de Votre Altesse, comme elle le désire. D'Alger, 1577^[8]. »

3. Salah Raïs

D'origine arabe, Salah Raïs, natif d'Alexandrie, fut élevé très tôt parmi les Turcs. C'était l'époque de la conquête de l'Egypte par le Sultan Salîm. Il passa ensuite en Turquie puis au Maghreb.

Il servit, au début, sous le commandement de Khayr ad-Dîn. Il sillonnait la mer entre la France et l'Espagne, portant de rudes coups aux côtes ennemies. En mai 1552, une nouvelle promotion allait lui permettre de prouver ses capacités. Il fut nommé Beylerbey, à la tête de la Régence. Il donna alors une impulsion nouvelle à la marine d'Alger.

Il captura, en 1553, près du Détroit de Gibraltar, six navires portugais qui venaient d'entrer dans le port de Velez. Ses pressions sur les côtes marocaines allaient s'accroître. L'automne de la même année, une flotte de quatre-vingt-deux voiles avait pour mission de se rendre dans les parages de Méliïa, porter vivres et munitions. Il préparait une expédition contre le Sultan du Maroc.

Mais deux préoccupations l'avaient absorbé jusqu'à la fin de ses jours : Oran et Bougie ! L'occupation espagnole de ces deux points sur le littoral algérien le tracassait.

En juin 1555, il décida le grand coup. Il lança contre les Espagnols, accrochés depuis 1510 dans la capitale des Hammadites, une véritable armée de terre et de mer. Trente mille hommes prirent la route vers l'Est. Ils furent rejoints par trois mille marins. Le siège fut dur et les combats meurtriers. Le succès fut total et la célèbre ville fut libérée. La prise de Bjâya ne fut pour le Beylerbey qu'un stimulant. Il voulait Oran ! Mais les forces dont il disposait n'étaient pas suffisantes et le « présidios » était puissamment fortifié et efficacement défendu. La dernière place qui restait aux Espagnols n'allait pas céder facilement.

Pour « jeter les chrétiens à la mer, » Salah Raïs dépêcha son fils Muhammad réclamer des renforts au Sultan ottoman ; le succès de Bjâya pouvant décider le monarque à satisfaire le chef de la Régence !

En effet, Sulaymân y consentit d'autant plus volontiers que ses vaisseaux allaient servir en Méditerranée occidentale la politique de son allié, le Roi de France^[9]. Une flotte formée de quarante galères et montée par six-mille hommes fut envoyée sous le commandement d'un converti, 'Ali Portuco. Elle devait arriver à Alger dès le printemps 1556. En attendant, les préparatifs, ici, furent accélérés. Troupes et munitions affluaient et les galères étaient déjà mises en état de prendre la mer.

L'Espagne tenta de prévenir le coup : Oran reçut vivres et fournitures militaires, mais surtout de l'artillerie.

Quand la flotte ottomane arriva à Bjâya, la marine algérienne pouvait aligner trente bâtiments bien armés. De Bjâya, on passa directement du côté d'Oran. Salah Raïs voulait épargner la flotte d'une épidémie qui dévastait la capitale et, en même temps, gagner du temps et surprendre l'ennemi. Malheureusement, le célèbre Raïs fut lui-même atteint de la peste et en mourut. Le projet contre Oran sera poursuivi par son successeur Hasan Corso, et par ses fidèles lieutenants.

Salah Raïs a été jugé moins sévèrement que les Barberousse dont il avait suivi les campagnes.

« Homme d'une grande valeur, recherchant les entreprises périlleuses et ne reculant devant aucun danger... ses expéditions maritimes l'avaient rendu la terreur du nom chrétien... Au courage le plus bouillant, Salah Raïs alliait la prudence la plus consommée, fruit de l'âge et d'une longue expérience^[10]. »

4. Murad Raïs

D'origine albanaise, Murâd Raïs, sans avoir été Beylerbey, fut le véritable maître d'Alger « au moment où M. de Brèves, ambassadeur D'Henri IV y vint en 1606. » C'est un des capitaines les plus connus en Europe nous dit ce visiteur^[11].

Il s'était d'abord distingué dans la guerre de course contre les navires français, ce qui détermina Jacques de Geringny à réclamer, auprès du Sultan « un châtement exemplaire contre lui^[12]. » Il s'était distingué, surtout par son courage et ses initiatives lors du fameux siège de Malte, en 1565.

D'après Haëdo, Morat Raïs résida à Alger, partant souvent en course, faisant de grosses prises et bien du mal à la chrétienté. Les captures le rendirent si riches qu'il devint un des plus grands corsaires d'Alger « et un de ceux qui nous châtièrent le plus durement de nos péchés » [...]

Sortant d'Alger en 1578, au mois de janvier avec huit galiotes, partie à lui, partie à cinq autres Raïs de ses amis [...] passa alors en Calabre avec ses vaisseaux, resta en relâche pendant assez longtemps [...] un matin, près de Policastro il découvrit deux galères de Sicile dans lesquelles se rendait en Espagne le Duc de Terranova [...] qui gouvernait la Calabre[...] la Sainte Ange fut gagnée très aisément [...] le gouverneur se sauva^[13].

En mai 1582, affirme Haëdo, il partit d'Alger, passa à Salé et atteignit l'île de Lancelot (Canaries). Là, « il fit amener les voiles et mettre en panne jusqu'à la nuit, pour qu'on ne pût pas l'apercevoir du rivage. Il profita si bien de l'obscurité qu'il débarqua tout au matin avec deux-cents-cinquante hommes mousquetaires qui saccagèrent l'île^[14]. »

Certaines sources le décrivent aussi comme le précurseur de la course salétine. En 1585, il quitta Alger avec trois de ses galiotes de combat, se hasarda dans l'Atlantique et fit route vers les îles Canaries. Il mit à sac la ville de Lanzarote, captura trois-cents personnes dont la famille du gouverneur. Malgré une escadre de quinze galères lancée à ses trousses, Mourâd Raïs réussit à regagner Alger « sans que le général des galères espagnoles qui l'attendait au Déroit avec des forces supérieures puisse s'y opposer^[15]. »

Ecrivant au Beylerbey d'Alger, le Sultan Murâd notifiait en 1591 « le Baile (Lorenzo Bemardo) dans une requête, s'est plaint de ce qu'un certain Raïs Murad, corsaire d'Algérie, a armé en course une de ses galiotes et qu'il a pris avec ses hommes, dans le golfe de Venise un vaisseau de Spalato^[16] avec ses biens et marchandises^[17]. ».

Son activité ne se ralentit jamais, En 1595, il fut nommé amiral d'Alger. A soixante ans (vers 1606) « il bourlinguait encore aux quatre vents de la Méditerranée. »

5. Ali Pacha - 'Uldj Ali

« Il passait, dit Albertus Folieta, pour le plus grand marin que le monde eût vu depuis Khayr ad-Dîn". Son histoire va nous montrer la justesse de cette opinion^[18]. »

Etait-il un Napolitain « qui se fit Turc pour pouvoir se venger d'un comité qui l'avait souffleté "comme le dit Haëdo^[19] ? » Ou, était-il Calabrais qui prit le turban comme l'affirme Brantôme ?^[20] »

Né en Calabre vers 1508, plus exactement près du Cap Colonne, à Licatelli, un village de la côte, d'une famille de pêcheurs, il fut enlevé, en 1520, par Khayr ad-Dîn lui-même. Enchaîné au banc de la chiourme pendant quatorze ans, en qualité d'esclave du Grand Seigneur, 'Ali connut les affres de la captivité et décida, à trente-quatre ans d'embrasser l'Islâm. Une nouvelle vie commençait pour lui. Son courage, lors des grandes batailles, allait l'imposer aux autres. « Avec toutes ses malices, écrit le père Dan, il ne fut pas moins vaillant qu'ingénieux et rusé comme il le fit bien paraître en diverses entreprises. » En 1565, il prit la succession de Darghût (Dragut), tué dans les combats de Malte. « Il montra une telle bravoure, dit Cervantès, que sans s'élever par les moyens et procédés louches auxquels, pour avancer ont recours la plupart des favoris du Grand Turc, il devint Beylerbey d'Alger en 1568^[21]. »

A peine nommé à la tête de la Régence, il se lança dans la lutte contre les Espagnols. Il leur prit Tunis en 1569 et participa à la fameuse bataille de Lépante^[22] où il commandait en qualité d'Amiral. Il donna de si hautes preuves de courage et d'expérience que peu s'en fallut qu'en ce combat naval avec cent vaisseaux, il ne détournât le cours de la victoire qui penchait déjà du côté des Chrétiens comme l'écrivit Dan^[23]. Sous une pluie de projectiles, il alla seul, reconnaître la flotte chrétienne, en compter les bâtiments et en évaluer les forces. Cet acte audacieux le mit en relief. Il reçut le glorieux surnom de Kilidj (l'épée) ainsi que le haut grade de Kaptan Pacha.

Dès le lendemain de la défaite musulmane, il entreprit de reconstituer les flottes islamiques et reprit, en 1574, la Goulette aux Espagnols et Tunis également^[24].

Infatigable, il guerroyait en Perse, en Géorgie et sur les côtes de Marve sans perdre de vue les problèmes du Maghreb dont l'unification le préoccupait tant. Il surveillait, attentivement, la politique des souverains chérifiens qui cherchaient à s'allier à l'Espagne contre la Régence. Il rêvait d'en finir avec des monarques alliés à l'Infidèle et de faire de l'Afrique du Nord, un pachalik dont Alger aurait été le centre politique. Il voulait concrétiser un rêve cher aux grands Beylerbeys tels que Khayr ad-Dîn et Salah Rais. La réalisation de ce projet aurait eu des conséquences inattendues dont la reconquête de l'Espagne. L'opération aurait été facilitée, là-bas, par la présence de plusieurs milliers de Musulmans en armes. Mais des calculs politiques sordides entravèrent les généreuses intentions. « Fort heureusement, écrit de Grammont, la défiance jalouse du Diwân de la Porte ne cessa pas de mettre des entraves à la réussite de ce projet dans la crainte que les futurs pachas du Gharb ne se rendissent indépendants^[25]. »

La résurrection si rapide des forces musulmanes et leurs succès retentissants attirèrent l'attention des dirigeants chrétiens sur 'Uldj 'Ali dont la réputation grandissait chaque jour. Dès 1572, le Pape Pie V, par l'intermédiaire du Cardinal Alexandrini conseillait à Philippe 13 d'Espagne de chercher à séduire ce grand amiral par l'offre d'un gouvernement en Espagne ou en Sicile et « quand même cette tentative n'aboutirait pas, elle n'en serait pas moins utile en attirant les soupçons de Sélim sur l'amiral, le seul homme capable, par sa valeur et son habileté, de soutenir les affaires de cet Empire^[26]. »

Le besoin de s'opposer aux entreprises espagnoles et portugaises autour de la presque île arabe avait entraîné la formation et l'entretien d'une flotte musulmane dans la Mer Rouge. Mais on transportait matériels et galères démontés, jusqu'au Caire et de là, vers Suez, l'opération s'avéra très difficile, lente et coûteuse. Plus de la moitié des convois se perdait en route, dans les déserts.

'Ali Pacha mit toute son expérience, son prestige à démontrer au Sultan les avantages de la percée d'une voie d'eau. L'idée d'un canal de Suez était née. Malheureusement, le projet fut plusieurs fois ajourné à cause des guerres contre la Perse.

Le grand marin mourut le 27 juin 1587 et avec lui ses rêves grandioses. Il ne put aussi réaliser le grand dessein qui le hantait : la fondation d'un Etat unique comprenant tous les royaumes de l'Afrique du Nord. « La réalisation de ce grand rêve qui eut, peut-être, donné la Méditerranée à l'Islâm, fut toujours entravée par les défaillances du Grand Diwân. »

C'est ainsi que l'ancien berger et l'ancien esclave devint le personnage le plus célèbre de l'Empire, après le Sultan. Il fut, écrit Defontin Maxange, « le plus redoutable des marins renégats, le plus puissant des pachas algériens, le plus illustre des corsaires et amiraux de l'Islâm [...] Un corps et une âme cuirassés contre le malheur. » De 1530 à 1587, plus d'un demi-siècle de combats, sur terre et sur mer, par une haine farouche du chrétien, notamment en Espagne, telle fut l'action prodigieuse menée par 'Ali Pacha Rais.



6. 'Ali Bitchin

D'origine italienne (il s'appelait Piccinino), 'Ali serait venu volontairement à Alger, poursuivre son métier de corsaire qu'il pratiquait déjà dans l'Adriatique^[27]. D'autres disent qu'il aurait été d'abord captif, puis affranchi par le Caïd Fath Allah^[28].

En tout cas, sa présence à Alger est attestée, dès 1599, et on s'accorde à trouver le personnage « fascinant, intelligent, grand seigneur à ses heures. »

De 1641 à 1645, il fut le chef incontesté de la Taïfa, et l'homme fort de la capitale. Il sortit vainqueur dans le conflit qui l'opposa aux Pachas envoyés par la Porte. A la puissance de l'argent, il joignit celle de la politique : il avait pour lui les Raïs, les janissaires, les Couloglis, les Maures et les Kabyles. Un accord signé, le 22 décembre 1644, entre lui et le R.P. Hérault au sujet du rachat des captifs est révélateur. 'Ali y est mentionné comme « gouverneur et capitaine général de la mer et terre d'Alger, » ce qui confirme la forte position occupée par ce nouveau maître.

Sa fortune était des plus colossales. Malgré les pertes subies, en hommes et en navires au combat de la Velone, en 1638, contre les Vénitiens, 'Ali disposait à Alger d'un bague privé abritant de cinq-cents à huit-cents esclaves, deux palais luxueux, des dizaines de bâtiments pour la course, des centaines de captifs répartis entre sa flotte et ses domaines. Sa bonté était reconnue de tous. Dans son bague privé, « une chapelle de trois cents places était pleine à craquer tous les dimanches^[29]. » Le Père Hérault, rarement tendre pour ceux d'Alger, reconnaît à 'Ali Bitchin, beaucoup de qualités : « Il faut avouer dit-il, que c'était un grand esprit, doué d'une grande prudence humaine, fort généreux, courageux au possible, politique au-delà du commun des Barbares^[30]. »

Il fit construire, dans la capitale, l'une des plus belles mosquées^[31] et, avant de mourir en juillet 1645, « il donna la liberté à tous ses renégats et renégates, toutes ses esclaves noires et à quatorze chrétiens^[32]. »

7. Bakir Pacha^[33]

Bakir était un grec converti. « Il avait l'esprit vif, rusé et dissimulé, il était éloquent et intrigant, prodigue, hardi et perfide. » A vingt ans, il fut roi de Tunis, mais il dut quitter vite son royaume et se retirer à Alger avec ses deux galères et « de grand prince qu'il était, il devint fameux corsaires. » Si Alger le reçut durant quatre ans, c'était parce que ses galères « les meilleures du monde, devaient rendre comme elles ont fait, cette ville-là, la plus redoutable. »

En 1652, il sortit en croisière avec deux navires. Mais une furieuse tempête l'attendait ; son bâtiment fut jeté sur les rochers du Cap Nègre. Des centaines de matelots furent engloutis par les eaux. Rares furent ceux qui, à la nage, regagnèrent la côte. Bakir était de ces derniers, mais pas pour longtemps : un furieux coup de mer le fit tomber et une vague violente porta sur lui une planche qui le tua^[34].

8. Hasan Barbieri

Une figure bien singulière ! D'origine portugaise, il servit longtemps dans la marine algérienne après avoir embrassé l'Islâm. *La Gazette de France* de 1665 (p.356) en fait un amiral de la Régence^[35]. Il avait cent-cinq ans lorsqu'il s'opposa à l'escadre du duc de Beaufort en juin 1665, En effet, ce dernier vint attaquer une division algérienne sous le canon même de la Goulette. Le capitaine Des Lauriers qui commandait « l'Etoile » se trouva soudain en face d'un bâtiment algérien de cinquante canons et de six-cents hommes d'équipage. Le combat se termina par la mort du Raïs Hasan dont le navire fut incendié mais aussi par la mort de Des Lauriers et du capitaine de Loire^[36]. »

9. Raïs Bostandji Muhammad

Il commandait la frégate « L'Oranger » de 22 pièces et 80 hommes. En février 1686, la guerre entre la France et la Régence faisait rage et la marine d'Alger fit preuve d'une activité débordante. Bostandji mit la main sur le « Marie Françoise » du Havre, chargé à Rouen et le conduisit à Salé. Une fois le navire déchargé, il fut incendié. On prête au Raïs ce propos : « Lé Roi de France brûle, il faut faire de même^[37]. »

Le Raïs fut capturé par les Anglais et emmené à Cadix puis remis en liberté sur demande de Hadj 'Ali (Mezzo Morto). Sur cette arrivée à Alger, le consul de France Piolle écrit : « le 28 septembre 1687, M. le Duc de Gravistour (anglais) est arrivé avec une escadre de 6 frégates de guerre, une flûte et le vaisseau qu'ils ont pris... armé de Mores du pays que les Anglais ont vendu à Cadix et emmené le dit navire corsaire avec le capitaine Bostandji, le forban qui prit le navire français [le Marie Françoise] commandé par Deval il y a un an.

Le 1er octobre : « On a débarqué Bostandji en triomphe ce matin. Son navire doit entrer ce soir^[38]. »

Mais lors du bombardement d'Alger par Duquesne en 1688, le bâtiment du Raïs fut coulé^[39].

10. 'Ali Bouchi^[40]

Il était de Cherchell ainsi que son équipage. Il pratiqua la course pendant des années, mais un jour, il s'empara, avec une galiote de trois canons et huit pierriers, d'une barque française. Craignant les foudres du Dey, il se retira avec sa prise à Tétouan. Nous avons vu, dans le chapitre consacré aux déboires des capitaines et des sanctions qui s'abattaient sur eux en cas de faute grave. 'Ali fut pourchassé, dépouillé de ses biens et mourut dans la misère pour avoir désobéi au Dey.

11. Hadj Musa

« Connus depuis longtemps pour un homme modéré et des déportements duquel nulle nation européenne ne s'est jamais plainte » nous dit le Consul Lemaire^[41].

En décembre 1749, il mit la main sur la corvette « la Marguerite » de Vannes, expédiée pour la traite des noirs et commandée par Gervaiseau qui avait fait feu sur les Algériens, les prenant, disait-il, pour des Salétins.

En août 1751, il rencontra, à la hauteur de Lisbonne, un vaisseau battant pavillon français. En réponse au signal habituel, l'invitant à produire le passeport, le capitaine répondit par des coups de canon. Pourtant, Hadj Musâ avait, plus d'une fois, montré des égards pour le pavillon de Sa Majesté et voulut, cette fois encore, éviter l'incident. Malgré les protestations de son équipage, le Raïs laissa partir le navire étranger^[42].

12 Hadj M'Barek

Il avait la réputation d'être « fougueux, actif, infatigable, excellent marin, audacieux jusqu'à la témérité. » Devenu l'effroi des Chrétiens, il ne cessa de frapper les côtes espagnoles dont il connaissait les moindres sinuosités. Sa tactique ? La surprise et la rapidité dans les opérations. Il s'abattait sur les riverains comme la foudre et repartait avant même que l'alarme eut pu être donnée.

Il sillonnait la Méditerranée à son aise et ce, de 1741 à 1763. Le registre des prises maritimes a consigné ses exploits sur les Portugais, les Hollandais et les Majorquins^[43].

13. Hadj Muhammad Qubtan

Était déjà célèbre sous le règne de Muhammad Ibn 'Uthmân Pacha. Az-Zahhâr, se référant à « ce qui était consigné sur les registres des Raïs^[44] » dit que ce capitaine, durant ses sorties en mer, captura, au total vingt-quatre mille prisonniers. Il combattit les Espagnols en 1775 et participa aux guerres de 1783 et 1748 devant Alger.

Sous le règne de Hasan Pacha, il lutta avec bonheur contre les Génois, les Sardes et les Hollandais.

14. Muhammad Ibn Zurman

Ibn Zurmân montait la corvette remise par la France, pour compenser la destruction, par les Napolitains, de la saëta algérienne, en 1792, près des côtes de Provence.

En 1796, il entreprit la guerre contre les Portugais dans l'Atlantique. Il surprit un jour une escadre qu'il croyait ennemie. L'accrochage fut fatal, la bataille dura plus de cinq heures. Mais on s'aperçut qu'on avait affaire à un bâtiment anglais, la méprise était si grave que le Rais n'osa pas retourner à Alger.

Le règne de Mustapha Pacha (1798-1805) fut riche en hommes de mer : cinq cents Rais dit az-Zahhâr ! Les uns pilotaient des bâtiments de guerre, les autres étaient sur des bateaux de lignes, enfin une troisième catégorie attendait l'occasion d'embarquer^[45].

15. Hamîdû Ibn 'Ali (Rais Hamidou)

Le dernier des géants de la marine d'Alger^[46] ! Il fut rendu célèbre par les périlleux exploits dont il était passé le grand maître. Il ramena à Alger, par dizaines, navires de guerre et bateaux de commerce et dut braver les marines les plus puissantes.

Qui était le héros ? Ce n'était ni un Turc, ni un coulougli, ni un converti, mais un arabe, enfant d'Alger, issu d'une tribu montagnarde indépendante des environs. S'il était beau ? « Comme un abencirage » répond Mrs Broughton^[47]. A dix ans, il fit son entrée dans la vie active comme apprenti tailleur, mais il découvrit vite qu'il n'était pas né pour ce métier pacifique. Tout jeune, il aimait écouter les récits des Rais revenant d'une dangereuse expédition. Il brûlait du désir de marcher sur les traces de ces champions de la Régence.

Aussitôt, il s'embarqua comme mousse à bord d'un corsaire algérien « et le mousse devient matelot, le matelot officier, l'officier capitaine. » Grâce au contact avec la mer et son monde, il apprit plusieurs langues. Il parlait couramment l'anglais et l'italien.

Les premiers succès le firent connaître et apprécier. Le Bey d'Oran lui confia d'abord un de ses chébecs, puis le commandement de sa flotte. Un incident en mer allait illustrer Hamîdu. Trois chébecs, sous sa conduite, affrontèrent deux polacres de guerre espagnoles et, au lieu de fuir, le jeune et téméraire Rais força, par des manœuvres habiles, les unités ennemies à s'éloigner.

Le Dey Hasan (1791-1798) appréciait beaucoup les gens de courage et portait un grand intérêt à la marine du pays. Il confia à Hamîdu un superbe navire de douze canons, monté par soixante matelots. Les captures succédèrent aux captures. Napolitains, Portugais, Espagnols, Maltais, Génois, Grecs étaient ramenés à Alger avec leurs navires et chargements.

Hélas ! Une vie si intense ne pouvait échapper quelquefois à l'adversité. Un jour, à la Calle, pendant la relâche, un violent coup de vent emporta le chébec du Rais et malgré les efforts de l'équipage, l'ouragan brisa le bateau sur les rochers. La colère du Dey était prévisible. Sans attendre, Hamîdu se réfugia à Tunis, puis à Constantine, avant d'être pris et ramené devant le Dey. Le pardon acquis, les croisières de nouveau ! Les affrontements avec l'ennemi furent permanents. La frégate algérienne construite par l'espagnol Maestro Antonio charpentier à Alger, donna une dimension nouvelle à l'activité de Hamîdu. Armée de quarante canons, cette unité était, aux dires des spécialistes, un chef d'œuvre. Belle, fine voilière, excellente à la mer, elle était le vaisseau préféré du Rais qui ne voulait jamais s'en séparer.

C'est avec un tel bâtiment que ses exploits suscitèrent admiration des uns et rancœur des autres. Hamîdû, las de coups de main faciles, voulut s'illustrer par des coups d'éclat. Il cherchait les victoires militaires : la capture d'un important navire de guerre, par exemple ! Le rêve devint réalité par la prise d'un vaisseau portugais de quarante-quatre canons et deux cents quatre-vingt-deux prisonniers, en 1207 de l'Hégire (1802-1803). C'était la victoire de l'année. La joie, l'enthousiasme couvraient tout Alger, « un jour de fête » dit ach-Charîf az-Zahhâr. C'est avec « la Portugaise » que le célèbre Rais devait tailler en pièces des escadres ennemies. Le registre des prises maritimes, « *Tachriât* » étale les longues listes des bâtiments tombés entre les mains des Algériens à cette époque. Mais après tant de triomphes, la frégate connut une triste fin (Elle fut brûlée par les Anglais en 1816, lors de l'expédition de lord Exmouth).

La célébrité, à l'époque, avait ses inconvénients. Jaloué, Hamîdu, pour des raisons restées obscures, fut exilé par le Dey à Bayrût, jusqu'à l'avènement de Hadj 'Alî Dey al-Ghassâl (novembre 1807- février 1809). Celui-ci le rappela et le chargea particulièrement de l'organisation de la marine.

La guerre contre les Tunisiens le rebutait, mais il devait la diriger sur mer. Jusqu'en 1814, il la soutint à contrecœur. Le 28 Rabî' II (17 mai 1811), il se rendit maître d'une frégate tunisienne qu'il ramena à Alger après un brillant combat. L'escadre algérienne se composait de six bâtiments de guerre et de quatre canonnières. Les Tunisiens lui opposèrent douze navires de guerre, mais la vraie bataille n'engagea que la frégate de Hamîdu et celle qu'il ramena à la fin. « Notre frégate dit un document, a eu quarante et un morts et celle des Tunisiens, deux-cent-trente, que Dieu ait pitié d'eux et de nous, car nous sommes tous Musulmans et qu'il daigne favoriser notre avenir ! Amin^[48] ! »

Guerre contre les Tunisiens, mais aussi guerre contre les Grecs qui devinrent, à cette époque, de redoutables ennemis des Musulmans. Il mit la main sur plus de vingt de leurs navires, chargés de blé et de diverses marchandises, ainsi que trois corvettes non armées.

Dans la crise algéro-américaine, Hamîdu fut le principal acteur. L'affrontement -allait précipiter la fin d'une vie glorieuse et couronnée de succès.

L'armistice, signé en 1793, entre la Régence et le Portugal, ne manqua pas d'avoir des répercussions sur les relations algéro-américaines^[49]. Sous l'égide de l'Angleterre, l'accord conclu pour un an, permit aux corsaires d'Alger de s'emparer de navires américains transportant du blé pour la France. Les bâtiments de Lisbonne qui s'opposaient à l'escadre algérienne, regagnèrent leur base laissant le champ libre aux Rais dans cette zone stratégique.

Le 8 octobre de la même année, les voiliers « Thomas » et « Hope » et le schooner « Despatch » furent capturés. Trois jours après, vint le tour des bricks « George », « Oliver Branch » et « Jane » puis du schooner « Jay' ». Le 18 du même mois, un chébec d'Alger, de vingt canons s'empara de « La Minerve » de Philadelphie, puis du « Président » qui fut mis à sac, et son équipage ramené à Alger.

La crise se prolongea jusqu'en 1795 ; ensuite, un traité fut signé. Il engageait les Américains à verser à la Régence un tribut annuel de vingt-cinq mille sultani or (az-Zahhâr parle de deux millions et demi de douros et trois bâtiments de guerre). Cette somme fut régulièrement remise jusqu'en 1810 puis suspendue après opposition du Congrès. La tension entre les deux nations allait en s'aggravant. De défis en menaces, on en vint à la guerre.

On lit dans les « *Tachrirât*, » les détails des sorties vers les lieux de rencontre ou les champs de bataille : « Le dimanche 22 du mois de Cha'bâne 1227 (1812), ont été désignés trois navires de guerre pour aller croiser dans l'Océan et courir sur les bâtiments américains, hollandais, suédois et danois dans les parages qu'ils fréquentent [...]. Que Dieu leur donne la victoire et le salut pour compagnons^[50] ! »

Les affrontements durèrent de nombreux mois. Début 1815, une division américaine composée de trois frégates, un sloop, un brick et trois schooners, surveillait depuis des semaines le détroit de Gibraltar. Elle mit la main sur deux vaisseaux de la Régence, l'un dans le port de Carthagène et l'autre à Alicante. Le 15 juin, à hauteur du Cap Gat, un violent engagement tourna à l'avantage des Américains, grâce à l'effet de surprise.

Hamîdû, bien que grièvement blessé, restait lucide et de son poste de commandement dirigeait, lui-même, les opérations et la manœuvre de son navire, lorsqu'un boulet de 42, lancé par « la Guerrière » vint couper le bâtiment en deux. Avant de rendre l'âme, Hamîdû recommanda à ses collaborateurs, de jeter son corps à la mer, pour qu'il ne tombe pas entre les mains de l'ennemi.

« La mort de ce chef, écrit Dupuy, n'arrêta pas tout de suite l'héroïque défense des pirates. Il fallut, pour qu'ils se rendissent que « l'Épervier » leur lâcha neuf bordées consécutives^[51]. »

Devoux qui n'a jamais été tendre pour la marine algérienne, ni pour ses officiers, ne put s'empêcher de dire au sujet de la fin tragique de Hamîdû : « Mort glorieuse et digne d'un brave, il expira sur le banc de son commandement, calme et intrépide sous les feux d'une division américaine qui l'avait surpris [...] et à laquelle il tenait honorablement tête^[52]. »

16. Sur les traces de Hamîdû.

Les trente dernières années de la Régence furent riches en hommes d'action qui, dans les conditions les plus désavantageuses, accomplirent des prouesses. Sans se laisser abattre par les problèmes internes et les difficultés externes, les succès succédaient aux succès. Ils allèrent ainsi « jusqu'au bout. »

On peut citer : Al Hadj Ya'qûb, Qara Denzî, Al Hadj Muhammad al Islâmî^[53], Muhammad Oua'îf, Kourdoughlî Allouach, Ahmad Raïs, Hadj Sîman, Nu'mâne, 'Abbas, Ahmad Zmîrîf, Hadj 'Ali Tatâr « qui avait tué un capitaine français, fut arrêté puis relâché, » Ibn Tâbaq « qui combattit les Espagnols même sous les forteresses de Barcelone. » Il était sur le grand brigantin armé de trente-six canons. Il y avait également Dahmane Oulid Bâba Cherîf « homme courageux et expérimenté, » Qadûsî, Mustapha Qahwâdjî, 'Ali al-Bouzarrîf, Brahim oulid at-Têurdjîmân.

Tous ces capitaines avaient raflé à l'ennemi, et avec une marine décadente, des dizaines de bâtiments, avaient riposté avec détermination aux attaques et contraint l'adversaire à ne se hasarder que prudemment dans l'Océan et la Mer Blanche.

Ainsi, la marine algérienne fut une école de haute formation pratique. Elle fournit à l'Empire ottoman, des officiers de premier rang. Les principaux furent Khayr ad-Dîn, "Uldj 'Alj^[54], Hasan Pacha al-Djazâ'îrî en fut un autre exemple. D'abord Bey d'Oran, sous le règne de Dey 'Ali Pacha (1754- 1766), il dut quitter son poste à la suite d'un différend avec le frère de ce dernier^[55]. Craignant le pire, il se sauva à Istantûl. La chance allait lui sourire. Lors de la guerre russo-turque, il fit preuve de courage et d'imagination. La flotte ennemie ayant achevé le siège de l'île de Lemnos, il fallait le briser. Hasan réussit et les Russes s'en allèrent... Il fut nommé Capoudan Pacha^[56].

La bravoure légendaire de ces hommes fit dire à E.Plantet que « Ni les Frères de la Côte, ni les boucaniers de Saint Domingue, ni les aventuriers - filibustiers des Indes ne peuvent être comparés aux Raïs d'Alger^[57]. » On ne peut espérer pour ces capitaines un hommage meilleur !

[1] Les Barberousse ont déjà fait l'objet de toute une littérature : notices, biographies plus ou moins romancées, chroniques à leur louange ou hostiles à leur politique, travaux modernes se voulant objectifs...

Nous renvoyons à la bibliographie de notre « *Ghazawât*. » Thèse de 3^{ème} cycle, Aix en Provence, 1972 et à celle de ce travail. La plus récente étude est celle de J. Belachemi, « *Nous les frères Barberousse, corsaires et rois d'Alger*, » Fayard, Paris, 1984.

[2] Watbled, R.A., p. 352.

[3] Les Espagnols oubliaient leurs actes et méthodes en Amérique. Pour peu d'argent, ils lançaient contre les pauvres populations sans défense, leurs chiens dressés à la chasse de l'Indien. Ils étaient aussi impitoyables, sinon plus, que leurs adversaires. Khayr ad-Dîn n'eut que les défauts de son siècle.

[4] Aranda, *Relation*, p. 64.

[5] Haëdo, *Histoire des Rois d'Alger*, p. 196. Cervantes, Six nouvelles de M.de Cervantès par le sieur d'Avdruiguer (Voir l'Espagne anglaise et Don Quichotte de la Manche, Ch, XL).

[6] Bossy Monique, Dix-huit Lettres et un Texte Singulier adressés par les Seigneurs d'Alger au Grand-Duc de Toscane (1577-1590), Mémoires de D.E.S. Alger 1971.

[7] François de Médicis régna d'avril 1574 à octobre 1578.

[8] Malgré de telles réflexions sur la vanité de la puissance et sur les changements de la fortune, Calibert dit de lui : « ...ennemi mortel des chrétiens et surtout des Espagnols ; il s'était signalé contre eux par tant d'atrocités... maître impitoyable et barbare » (L'Algérie ancienne et moderne, p. 212.)

[9] Ruff (P), *La domination espagnole à Oran*, p. 137.

[10] Calibert, op.cit. p. 192.

[11] Turbel-Delof, *L'Afrique Barbaresque*, p. 170 donne en note, sept références relatives à ce Raïs, B.C. p. 101 - Haëdo, *Histoire...*

[12] Charière (E), *Négociations de la France dans le Levant*, IV, p. 124.

[13] Tomba à 12 ans au pouvoir de Qara Ali ; garçon bien doué, habile, valeureux et téméraire (Haëdo, *Histoire...*, pp. 173-176-180-181 et 202)

Sur Murad Raïs:

- Haëdo, *les Rois...* pp. 173-181.

- Charrière (C.), *Négociations de la France...* IV, p. 124.

- Villain Gaudossi, *La Méditerranée...*

- Devoux (A.), *Les archives du consulat de France à Alger*

- Turbel-Delof (G.), *L'Afrique Barbaresque*, p. 170, *Bibliographie Critique*, p. 323.

[14] *Histoire des Rois d'Alger*, pp. 196-197

[15] C.S *Mémoires sur les Etats Barbaresques*, p. 16.

[16] Spalato, ville fortifiée de la côte dalmate.

[17] Villain Gaudossi, *La Méditerranée*.

[18] Haëdo, *Histoire...* pp. 134-154.

[19] Haëdo, op. cit. p. 137.

[20] *Brantôme, Grands Capitaines*, Ed. Lalanne, II, p. 63 cité par Turbel-Delof, *L'Afrique Barbaresque*, p. 134. Dan, *Histoire...* p. 22.

[21] Türk *Ansiklopedisi*, I, p. 324.

Grammont, « *Un pacha précurseur de F.de Lesseps*, » R.A., 1885, pp. 359-365. Cependant, il faut noter que dès 1569, il eut pour adjoints : 'Arab Ahmad et Ramdhân Pacha.

[22] Bonne analyse de l'action de 'Uldj 'Ali lors de cette célèbre bataille dans Défontain Maxange, *Alger avant la conquête...* pp. 130-151.

[23] Dan, *Histoire...* p. 22.

[24] Grammont, *Histoire...* p. 110.

[25] Grammont, *La course, L'esclavage...* p. 10.

[26] R.A., 1885, pp. 362-367 : Lettre de l'Ambassadeur de France à Constantinople, Savary de Lancosme, au roi Henri III, 25 juillet 1586, Histoire Universelle, VI, 254.

Si Défontain Maxange insiste sur l'ascension exceptionnelle de notre héros disant que « parti d'une barque, le pêcheur était arrivé à se faire suivre de trois-cent vaisseaux auxquels il commandait » (p. 209), Grammont, quant à lui, a souligné la noblesse et le sens de l'humain qui animèrent ce chef. « La témérité et sévérité, écrit-il, n'excluaient nullement les sentiments généreux ; les prisonniers tombés entre ses mains n'étaient ni vendus au marché ni astreints aux durs travaux ; il en peupla une île de l'Archipel qui contenait trois-mille de ces colons au moment de sa mort". (*Un pacha...* R. A. 1885, p. 302).

[27] Grammont, *Relation entre la France et la Régence d'Alger au XVIIème siècle*, Alger, 1879, 3ème partie, p. 5, note 1.

[28] Devoux, R. A., t. VIII, p. 34.

[29] Aranda, Relation de la captivité... p. 3 (1 Le sieur d'Aranda fut esclave à Alger de 1640 1642. 'Ali Bitchin fut son troisième maître. Dans sa relation, il décrit avec des détails, le personnage, sa fortune et sa tolérance envers les chrétiens.

Captif à Alger, il fut racheté par le consul Barreau (Le Fère j), 1646-1661

[30] Hérault (Le Père), (*Continuation de Mémoires...* R.O.M.M.. 1/1975, p. 35.

[31] Construite à la limite des deux anciennes parties de la capitale, à l'extrême nord de la Grande Rue qui relie Bab 'Azzûn à Bab al-Wâd dont elle forme l'angle avec la rue de la Qasba.

[32] Hérault, op. cit. p. 34.

[33] « *Un corsaire algérien au XVIème siècle*, » R.A. 1982.

Le texte est de Daulier, secrétaire du Roi de France, pris en mer en 1651 alors qu'il se rendait au Portugal.

Captif à Alger, il fut racheté par le consul Barreau (Le Père j), 1646-1661

[34] Un esclave chrétien dit de lui :

« Néron, Hérode, Héliogabale,

Caligule et Sardanapale,

Par un merveilleux raccourci

En un seul corps gisent ici » (R.A., 1892, p. 17)

[35] Turbel-Delof, Presse Périodique de France, 1665, p. 30.

[36] Grammont, *La course...* p. 30.

[37] A.C.C.M. Série J 1352. Lettre du consul Piolle, 23 mai 1686.

Sur les circonstances et les conséquences de cette prise, S.I.H.M., t. II. Lettre de Pierre Deval à Perillié, consul à Salé.

[38] Mémoire de Piolle - Alger 2 oct. 1687. Aff.Etr, Alger, Correspondance consulat- vol. 2, 1156 V° 56.

[39] Turbel Delof, op.cit.P.30.

On ne peut oublier le Raïs Sulaymân qui, après avoir capturé plusieurs vaisseaux à l'ennemi, mourut lors d'un combat contre un lougre appelé le Soleil de Saint Malô mais la cargaison de morne arriva tout de même à Alger... Le Raïs 'Alî Mamî 'Arabâdjî, corsaire réputé et craint ; son nom est lié à des prises importantes dont le navire de Tiboudau d'Olonne, en août 1620 avec équipage et marchandise, évaluée par le consul Chaix, à 45 000 écus (R. A., 1879, p. 104).

Le Raïs Canari, lui, fut un des plus fameux capitaines d'Alger. Par une hardiesse inouïe, il sillonnait sans crainte la Méditerranée et l'Océan en multipliant les prises. En 1680, il sortit à la tête de six bâtiments utilisant la bannière de France, jeta l'ancre en rade de Livourne, fit prisonniers les deux officiers du port « venus le complimenter » ainsi que l'équipage de leur chaloupe. Il relâcha les deux employés du consulat de France montés à bord. Une autre fois, opérant à partir de l'île anglaise de Wight (dans la Manche), il attaqua les marchands hollandais et ramena ses prises à Londres. Mais lorsque ses habituels acquéreurs refusèrent de les lui acheter, Canari protesta invoquant l'article 10 du traité anglo-algérien. Il fut particulièrement visé par les poursuites de Tourville et Chateau Renaud. Il parvint toujours à regagner Alger. Il mourut en 1688.

[40] Sur les Raïs du XVIIIème siècle : liste dressée d'après « les états des frais de la Chancellerie du Consulat de France à Alger, concernant les écritures pour les corsaires de la Régence, » A.C.C.M. série E/59 (1749-1791).

Sur 'Alî Bouchî, la lettre du consul Durand à MM. du Commerce, Alger, 21 mai 1703 (Grammont, *Corresp.* p. 100).

[41] Voir le chapitre : Déboires et sanctions.

[42] A.C.C.M. série J (Journal du consul Lemaire).

[43] Sur Hadj Embârek, R.A. 1872, pp. 35-42.

[44] Zahhar, op. cit. p.25, Devoux, série d'articles, R.A. 1871.

[45] az-Zahhar, op. 80.

[46] Sur Hamîdû, les travaux de Devoux cités dans la bibliographie, Hubac, les *Barbaresques*, pp. 223- 231; Pananti, *Aventure...* trad. française, pp.73-76.; al-Zahhar, *Mudhakkirât*, p.74.109-119. L'on remarquera que l'E.I. ne lui pas consacré de notice.

[47] Bardoux (J), « *La vie d'un consul auprès de la Régence d'Alger*, » R.A. 1924, pp. 277-278.

[48] *Tachrifât*, p. 13; Zahhar, op.cit.pp. 106-107.

[49] Les Etats-Unis ont, de tout temps, souhaité étendre leur navigation dans la Méditerranée et leur commerce jusqu'en Egypte et en Syrie. Avant leur indépendance, leurs armateurs faisaient un commerce considérable sur les côtes orientales espagnoles et sur les côtes italiennes au moyen de passeports anglais. Lors de la signature d'un traité de paix avec la France, il fut stipulé que cette dernière interposerait sa médiation pour leur procurer la paix avec les Régences du Maghreb. Aussi en 1794, deux agents français, envoyés dans ces pays, tentèrent d'amener ces derniers à conclure la paix avec les Américains.

[50] *Tachrifât*, p. 103.

[51] Dupuy, *Américains et Barbaresques*, pp.304-305.

[52] Raïs Hamidou, p. 103.

[53] Les convertis d'origine juive s'appelaient Islâmî.

[54] Grammont, *Histoire...* p. 258, note 1 : « Mezzo Morto, après son départ d'Alger et son passage à Tripoli fut nommé grand amiral et se fit remarquer aux batailles de Chio et d'Andros. »

[55] Dali Ibrâhîm Agha avait réclamé au Bey un beau cheval auquel ce dernier tenait jalousement. Hasan refusa et pareille attitude engendrait à l'époque, un complot ou une vengeance. Ce qui arriva au Bey.

[56] Zahhar, op. cit.pp.28-29.

[57] Plantet (E), *Les consuls de France à Alger avant la conquête*, 1579-1830, Paris, 1930, p.39.



Khayr ad-Din Barbarossa



Copyright (c) 1999 Unicitylight.info. All rights reserved.